

INTRODUCTION

En ce début du ^{xx}e siècle, voilà que semblant suivre les traces de Prométhée, des groupes entiers d'individus expriment publiquement leur colère. L'actualité ne cesse de présenter des images de foules en colère, de mouvements d'indignés qui se développent, essaient, confirmant chaque jour que l'univers est gagné par la colère. Qu'elle soit d'origine sociale, politique, individuelle, sportive, spirituelle ou économique, indiscutablement, la colère gagne le monde entier. La colère se généralise et semble même se substituer au politique qui déserte la scène publique.

J. Sédat, « Du bon usage de la colère », *Études* (2013)

Violences politiques et terrorismes transnationaux, soulèvements populaires et mouvements d'indignation qui déchirent le monde, insurrections armées au long cours, montée des populismes et résurgences nationalistes, reflux et consolidations autoritaires, haine de l'« autre », interminables guerres civiles et conflits gelés partout, rancœurs sociétales nouvelles comme plus archaïques, belligérances numériques inédites : jamais la colère n'a semblé plus vive et liée aux transformations géopolitiques à l'œuvre qu'au cours des deux dernières décennies. Cette émotion « travaille » en effet autant les territoires et espaces géographiques

qu'elle rebat les cartes des rapports de pouvoir socio-politiques, économiques, identitaires et culturels en leur sein. Jour après jour, la colère ne s'épuise guère mais semble, au contraire, toujours croître et s'étendre de manière exponentielle, sinon terrifiante, aux quatre coins du globe.

La « colère du monde » s'exprime tantôt au grand jour, tantôt de façon plus discrète, dans les entrefilets d'une actualité bousculée. « Rage mondiale », « propagation du ressentiment », « généralisation de la haine » : les énoncés pour décrire ce grand tumulte ne manquent pas et se multiplient, ici et là, pour tenter d'en saisir les contours précis et d'en discerner les aspects constitutifs, de même que les logiques et répercussions à court et long terme. Instinctivement, nombreux sont ceux qui distinguent depuis quelque temps cette entrée plus ou moins bruyante de la colère dans l'arène internationale.

Il y a trente ans, peu auraient cependant anticipé un tel changement de paradigme, et à un pas aussi empressé. La globalisation qui émergeait de la fin de la Guerre froide et des ruines de la bipolarité était alors perçue et pensée comme une force essentiellement positive, garante de paix, synonyme d'une circulation libre et profitable des idées, des biens et personnes, d'échanges et d'opportunités. Dans la continuité de la modernisation lue comme une source de progrès, la globalisation représentait un processus planétaire vertueux, d'accroissement des richesses, de triomphe de la démocratie libérale de marché, de refonte des institutions politiques, de reconfiguration paisible des rapports entre les hommes, de promotion d'une diversité culturelle qui conduirait obligatoirement au bien commun et à un bonheur partagé. Autrement dit, elle inaugurerait pour ses fervents défenseurs un « nouveau monde »

pacifié et porteur de chances inespérées. Sur le plan des émotions, la globalisation serait une expérience heureuse, tout entière articulée autour de la bienveillance envers autrui, d'un élan spontané vers l'avenir au sortir d'un XX^e siècle marqué par un déchaînement d'animosités et de sentiments destructeurs.

Aujourd'hui, force est de constater que cette globalisation supposément enchanteresse est loin de n'avoir fait que des satisfaits et que les affects qui l'animent sont aussi loin d'être les plus enviables. Ainsi, pour ses plus farouches détracteurs, l'ère globale des trente dernières années n'aurait conduit qu'au triomphe d'un système économique fondé sur la prédation, lequel, en supplantant la primauté des États-nations et leur souveraineté au bénéfice d'organisations et de corporations transnationales, n'aurait généré qu'ire et vengeance parmi les populations. Par l'érosion des cultures, des traditions et des solidarités, ce système aurait par ailleurs favorisé l'émergence d'oligarchies davantage préoccupées par le maintien de leurs privilèges que par la sauvegarde de l'intérêt du plus grand nombre. Il aurait en effet généralisé le consumérisme en creusant, dans le temps, inégalités et injustices. En ayant paradoxalement provoqué un morcellement accru de la géographie sous une apparente uniformisation, la globalisation aurait enfin causé une démultiplication sans précédent des conflits. Dans un article publié par la revue *Foreign Policy*, le journaliste américain Robert Wright s'interrogeait sans ambages : « La globalisation vous rendra-t-elle heureux ? » (2009).

Une émotion pas si nouvelle qu'il n'y paraît...

Passion politique et véritable mécanique de l'Histoire, la colère est-elle pour autant si originale et si spécifiquement

adossée à la globalisation ? Ou est-elle une dynamique ancestrale ? Est-elle en outre nécessairement orientée vers un désordre répréhensible ? Un bref panorama historique donne à voir certaines de ses propriétés intemporelles, sa dimension universelle, par-delà les époques et les lieux qui se ressemblent tout en se distinguant sur de nombreux points. La colère autrefois énoncée par les Anciens n'est ainsi pas assimilable à celle des Modernes. La trajectoire émotionnelle des sociétés occidentales n'est pas non plus identique à celle qu'ont connue d'autres peuples. La modernité semble toutefois avoir irrémédiablement fait converger l'humanité vers des « régimes émotionnels » à large échelle, des expériences communes dont la colère – comme d'autres émotions telles que la peur, la nostalgie ou la tristesse – est un exemple. Comment, dès lors, définir et donner tout son sens à la *géopolitique de la colère* qui se déploie sous nos yeux ?

Il s'agira tout d'abord de saisir l'objet même qui nous préoccupe dans ses rapports complexes à la géopolitique contemporaine. Cet ouvrage tentera de montrer, de ce point de vue, que si les émotions ont opéré leur grand retour dans le champ des sciences humaines et sociales, en accouchant d'une riche littérature interdisciplinaire, elles demeurent largement évanescentes. De surcroît, à rebours des approches normatives courantes, la colère ne peut être analysée par le prisme unique de ses liens antagoniques et négatifs au monde, en d'autres termes comme une force agissant uniquement *contre* la globalisation. Elle est également une puissance constructive, *dans* la globalisation. Alors quels en sont les agents ? Il conviendra de souligner leur diversité, des États aux simples citoyens, par l'enchevêtrement des échelles individuelles et collectives. Quelles en sont les manifestations ? Dans quelle mesure la colère

est-elle à la fois réactive et motrice ? Quelles en sont enfin les répercussions et quels enjeux globaux ou plus déterminés s'y attèlent ?

Poids des affects géopolitiques et colère globale

L'objectif n'est pas ici de s'égarer dans le dédale infini des affects, de trancher tous les débats opposant de longue date psychologues, sociologues, politistes, historiens ou anthropologues sur le contenu de la colère elle-même – quoiqu'il paraisse nécessaire d'introduire quelques considérations terminologiques et historiques dans un premier temps. L'intention est plutôt de tracer les contours géopolitiques d'une colère distinctement globalisée. Pour ce faire, le propos ne se limite pas à l'actualité immédiate, superficielle, mais tente de déchiffrer ce que certains événements récents disent aussi du passé et potentiellement de l'avenir. Autour d'une série de points de repère, le parti pris méthodologique consiste à s'intéresser en priorité aux bouleversements majeurs caractéristiques du ^{XXI}^e siècle encore naissant : en quoi le nouveau millénaire a-t-il inauguré une ère géopolitique de la colère loin des marges où cette émotion était longtemps restée cantonnée ? Et pourquoi cette colère, qui estampille en fait l'histoire humaine depuis des siècles et n'est donc pas une nouveauté, est-elle un état singulier de la modernité tardive, tant du fait de son intensité que de son retentissement ?

Sans doute est-il judicieux d'observer, en premier lieu, que l'étude systématique et cohérente des émotions en géopolitique demeure un exercice relativement rare et pionnier. Quoique ses origines soient plus anciennes (Corbin *et al.*, 2016, 2017), un « tournant émotionnel » s'est manifesté dans de nombreuses disciplines à partir des années 1980, réhabilitant les affects au rang d'objet d'étude

légitime alors qu'ils avaient classiquement été délaissés et méprisés, pour ne pas dire disqualifiés comme un dysfonctionnement pur et simple de l'existence humaine. Une certaine tradition héritée des Lumières voulait que les émotions appartiennent au registre de l'irrationnel, de la biologie primaire, sans incidence sur les hommes, leurs comportements et leurs actions, sans conséquences non plus sur leur environnement. Or il est évident que loin d'entraver l'activité géopolitique et ses acteurs, les émotions occupent une place centrale. La colère, plus particulièrement, rythme toute la vie du monde dont elle constitue un élément clé. C'est à travers elle qu'États, gouvernements et citoyens s'affirment, se font entendre, qu'ils agissent ; c'est aussi par son biais que les rapports de force se font et se défont (Ost, 2004).

Un paradigme géopolitique qui demeure à inventer

Dans le domaine des relations internationales, entendues au sens large, les travaux portant sur la question des émotions poursuivent un double dessein : mettre en exergue leur primauté et rappeler leur caractère incontournable. On peut ainsi considérer qu'une sous-discipline s'est formée ces dernières années, autour de réseaux académiques plus structurés qu'auparavant, de conférences, de colloques ou de dossiers dédiés dans des revues spécialisées. À tel point que l'émotion de la colère est désormais presque un sujet obligatoire pour quiconque accorde un intérêt, même minime, aux interprétations affectuelles des affaires du monde. Dans le même temps, elle n'est encore que peu abordée dans les analyses géopolitiques existantes.

Sauf exceptions notables (Moïsi, 2008 ; Badie, 2014), c'est plutôt de la part des philosophes, historiens et socio-

logues de l'action collective qu'une première impulsion a été donnée en France en vue de replacer les émotions à l'avant-plan de l'analyse. Parmi les médias et autres supports de vulgarisation, la colère tend aussi à s'imposer comme une nouvelle thématique, son évocation teintant articles de presse, débats télévisés, échanges et commentaires sur la Toile, sans pourtant que ceux qui l'invitent à la table des discussions en fournissent la pleine explication. Tout un paradigme demeure par conséquent à inventer, consistant tout d'abord à historiciser la colère pour illustrer combien elle parcourt toute la géopolitique internationale depuis ses origines. Il importe ensuite d'identifier quels en sont les protagonistes, des États, acteurs primaux de la scène mondiale, aux diplomates et sociétés civiles. Puis il faut en resituer les dynamiques, illustrant toutes combien une colère globale peut à la fois être une force profondément nuisible et une énergie éminemment positive.